

Bleue comme une orange

4/14 – L'entrepôt général de l'univers

En ce temps-là, les bourgeois étaient révolutionnaires. Normal, les bourgs rassemblaient des vagabonds, va-nu-pieds, marchands itinérants, artisans qui formaient des communes pour s'affranchir des seigneurs ; des guildes pour regrouper les membres d'une même profession ; des hanses de marchands pour protéger les marchés locaux.

Ce sont les hanses qui ont lancé le commerce au long cours - draps, laines, épices - prélude au capitalisme selon Braudel. Ces bourgeois sont des navigateurs. Leurs villes, de Calais à Rotterdam, des ports. Bientôt, ils construisent des usines (du picard *ouchines*). Bientôt, ils fondent la Compagnie des Indes orientales (1602), la première multinationale par actions, et la Banque d'Amsterdam (1609), la première banque nationale. Bientôt, ils dominent le commerce global. C'est le Siècle d'or, le XVII^e, le siècle de la *Tulipe noire* (Alexandre Dumas) et de *L'Invitation au voyage* (Baudelaire).

Le Nord n'entre dans l'imaginaire national et la muséographie qu'avec la « révolution industrielle » : ouverture de la mine d'Anzin en 1757, essor du textile au XIX^e, construction de la voie ferrée Paris-Lille en 1846, conurbation Lille-Roubaix-Tourcoing avec la percée du « Grand boulevard » en 1909, etc. On se figure souvent la population moyenâgeuse stagnant nue dans la boue, analphabète et rachitique, sinon mourant de faim et du choléra. Or, l'histoire des foires commerciales, des moulins et des draperies nous enseigne que les Pays-Bas - dont les Flandres font alors partie - deviennent dès le haut Moyen-Âge la région pionnière du commerce et de l'industrie.

Dès l'époque carolingienne (du VII^e au X^e siècles), les progrès techniques (l'araire, le collier de trait, la charrue à soc), l'œuvre administrative de Charlemagne (l'unification de l'Empire, de ses monnaies et de ses mesures, l'École du Palais à Aix-la-Chapelle) et le développement des machines dans les monastères usines, posent les bases de l'essor industriel de la région. Aix-la-Chapelle, la capitale de Charlemagne, est à cheval sur ce qui n'est pas encore la frontière germano-hollandaise. Les Pays-Bas s'engagent dans leur développement portuaire, commercial et financier. Les Frisons font commerce de laine et de textile sans pour autant en être producteurs. Les ports de Calais, Bruges, Anvers, et plus tard Amsterdam et Rotterdam, assurent le trafic de fourrures, d'huile de baleine ou de vin avec l'Europe et l'Angleterre. La Baltique est à l'Europe septentrionale ce que la Méditerranée est à la méridionale. Des péages s'installent le long du Rhin, principale voie commerciale entre le sud et le nord de l'Europe. Du moins jusqu'au saccage des villes par les Vikings tout au long du IX^e siècle.

Les historiens parlent ensuite de « Petite Renaissance ». Au XI^e siècle, les draperies se multiplient dans les bourgs et les campagnes. Les paysans passent l'été aux champs et leurs hivers à tisser. Cette industrie domestique est largement rurale mais s'inscrit déjà dans des réseaux internationaux. Les villes flamandes s'approvisionnent en laine en Bourgogne, en Espagne, et surtout en Angleterre. Marchands et artisans flamands se regroupent dans des guildes (du néerlandais *gilde*, corporation) ou des hanses (*hansa*, cotisation en latin).

La hanse est d'abord l'association des marchands d'une même ville qui souhaitent contrôler leur marché intérieur. Elle réclame aux *hanser*, les marchands étrangers, de s'acquitter d'une taxe, d'une cotisation, pour accéder aux foires et aux marchés locaux. Jusqu'au XI^e, ces hanses servent aussi d'associations de défense mutuelle contre les marchands et pilleurs étrangers : leurs membres voyagent ensemble avec leurs marchandises en caravanes armées. La nouveauté de ces hanses est leur émancipation de la fiscalité et de la justice seigneuriales. Elles préfigurent l'émergence des villes comme auto-organisations d'artisans et de marchands, avant que ces derniers ne s'accaparent

le pouvoir politique comme ils se sont accaparés la production drapière. Au fur et à mesure de la pacification du commerce terrestre, les hanses flamandes tombent en désuétude et disparaissent au XIV^e siècle.

Entre temps, au XII^e siècle, les *gildes* locales se regroupent pour peser sur les marchés. Concentration capitaliste : les grosses mangent les petites et forment les hanses qui prennent alors une dimension intercommunale. Les guildes drapières de dix-sept villes flamandes se fondent en une seule et unique hanse chapeautée par les échevins brugeois : la Hanse de Londres. S'y associent, entre autres guildes locales, celles d'Ypres, Lille, Poperinge, Bailleul, Bergues, Dixmude, Tournai, etc. Les marchands de draps ainsi associés prennent le contrôle exclusif de l'import-export des laines anglaises en s'installant à Londres. Elles contrôlent également la qualité de la laine et son arrivage depuis les régions du Lincolnshire, du Yorkshire et du Pays de Galles. La puissance flamande est telle que le port de Bruges devient le centre du commerce européen de la laine, où la matière première est débarquée pour être transformée dans les draperies de la région.

Signe de cette vigueur proto-industrielle, le XIII^e siècle forme le terme d'*usine* à partir du vieux picard *ouchine*, dérivé de « l'officine » monastique. L'ouchine désigne d'abord l'atelier du brasseur avant de s'appliquer aux moulins et à toute autre machine hydraulique. Pendant trois siècles, l'industrie textile prospère aux Pays-Bas du sud. La laine importée d'Angleterre est transformée dans les cités flamandes d'Ypres, Gand ou Bruges, et les villes aujourd'hui françaises d'Arras, Saint-Omer ou Douai. Les marchandises s'échangent ensuite entre les foires de Lille ou Messines en Belgique, et jusqu'à Gênes en Italie ou Novgorod en Russie. La Flandre inaugure avec les cités italiennes ce commerce au long cours dans lequel Braudel voit les origines du capitalisme. En l'occurrence, un capitalisme marchand dominé par les commerçants drapiers : ce sont eux qui distribuent les matières premières aux artisans, et parfois même les métiers à tisser, contrôlent l'ouvrage et la qualité des draps, et trouvent les débouchés commerciaux. Selon l'historien Jean Gimpel, « les ouvriers du textile des villes industrielles de Flandre et d'Italie formaient un véritable prolétariat asservi à un système capitaliste.¹ » La division *sociale* du travail s'y applique déjà entre les producteurs de matières premières, les artisans domestiques, et les marchands. La division *technique* frappe également l'historien, cinquante opérations sont nécessaires du lavage de la laine jusqu'à la teinture en passant par le filage, le tissage, le foulage. Autant de tâches spécialisées et dispersées en plusieurs lieux où nombre d'historiens comme Henri Pirenne, Georges Espinas et Henri Sée voient les débuts de l'organisation industrielle moderne. Et l'origine des grandes fortunes.

Les bourgeois, les mêmes que ceux de Calais statufiés par Rodin, siègent bientôt comme échevins à la tête des villes. Au XV^e siècle, la Flandre (Bruges, Lille, Calais) demeure la région la plus peuplée de ce « Pays d'embas » (le terme est de Charles Quint), et ses villes affichent une richesse exubérante. Elle concentre un quart de la population des Pays-Bas et le tiers de leur richesse contre 1/12^e pour la Hollande et la Zélande réunies. Mais le centre économique des Pays-Bas glisse bientôt vers le nord. L'embargo sur la laine décidé par l'Angleterre en 1296 pour favoriser sa propre industrie avait déjà entamé la prospérité du textile flamand. L'ensablement de la rivière Zwin entraîne le déclin du port de Bruges. L'essor du commerce extérieur, notamment avec la Baltique, favorise les ports en eau profonde du Brabant (Anvers) et de Hollande (Amsterdam et Rotterdam). Entre 1400 et 1475, le commerce extérieur de la Hollande double de volume. Selon Marie de Bourgogne, suzeraine des Pays-Bas, ses domaines néerlandais sont « exclusivement basés sur le commerce et l'industrie.² » La découverte des Amériques amplifie le commerce de la Hollande et sa suprématie atlantique. Au XVII^e siècle, leur « Siècle d'or », les Pays-Bas deviennent « l'entrepôt général de l'univers ». On vient y chercher des recettes politiques et économiques de la richesse.

¹ *La Révolution industrielle du Moyen-Âge*, Seuil, 1975.

² *Histoire des Pays-Bas*, Christophe de Voogd, Fayard, 2003.

Pour Richelieu, la supériorité d'une économie commerçante sur une économie agraire ne souffre aucune discussion :

« L'opulence des Hollandais qui, à proprement parler, ne sont qu'une poignée de gens, réduits à un coin de terre où il n'y a que des eaux et des prairies, est un exemple et une preuve de l'utilité du commerce qui ne reçoit point de contestation. Bien que cette Nation ne retire de son Païs que du beurre et du fromage, elle fournit presque à toutes les Nations de l'Europe la plus grande partie de ce qui leur est nécessaire.³ »

Un siècle plus tard, au XVIII^e, Diderot, en visite aux Pays-Bas, y admire les bienfaits du libéralisme politique et de la tolérance religieuse sur l'économie. L'encyclopédiste y trouve les justifications du libéralisme économique, politique et manufacturier, qu'il défend avec D'Alembert. Il étudie l'organisation du pouvoir, du droit, de l'armée, calculant au mètre près la distance séparant les canons d'un vaisseau, ou la solde des marins, le coût de la main d'œuvre ou d'un oignon de jacinthe échangé dans quelque bourse, ou encore les revenus des grandes fortunes. Il admire la diffusion des arts et des lettres, décrit villes et campagnes, les intérieurs des maisons et les mœurs de leurs habitants. Partout où il passe, Diderot fait part au lecteur de sa stupéfaction : « Ce pays dont les habitants sont si riches est cependant le plus stérile de tous ; rien n'y croît, mais tout y arrive. La nature semble ne l'avoir si maltraité que pour donner aux industrieux habitants l'art de le fertiliser et de l'embellir aux dépens des autres parties du globe. » Manufactures, commerce et libertés individuelles, telles sont les clés de l'opulence que Diderot rapporte des Pays-Bas, au siècle des Lumières :

« On trouve l'origine de ce grand commerce dans la situation d'un pays étendu le long de la mer et traversé de deux grandes rivières, mais surtout dans la liberté de conscience et la douceur d'un gouvernement qui attire des différentes contrées une affluence de peuple qui se fixe en Hollande et y apporte sa fortune et son industrie, y fait fleurir les manufactures, et lui assure cette supériorité de commerce dont elle jouit et dont elle jouira tant qu'elle subsistera en république. »

Ce *Voyage en Hollande* résume en 1780 ce qui fait aujourd'hui encore la réputation des Pays-Bas.

Pour l'historien Fernand Braudel, les Pays-Bas, au XVII^e, déplacent le centre de gravité de l'Europe des cités-États de Gênes et Florence vers Amsterdam ; de la Méditerranée vers les mers du Nord et de la Baltique. Les marchands hollandais règnent sur les mers. Vers 1650 les firmes hollandaises, dont la célèbre Compagnie des Indes orientales (la VOC), contrôlent 80 % du commerce de la laine espagnole, 100 % de celui des épices d'Indonésie et de Ceylan⁴. Les armateurs hollandais sont les « rouliers du globe ». Les produits du monde entier débarquent dans les ports hollandais. Soies, épices, fourrures, céréales, sucre, tabac, coton, porcelaines arrivent d'Amérique et de Chine avant réexpédition vers l'Europe. La Hollande du « Siècle d'or » n'a pas inventé l'économie de marché ni le capitalisme, qui existaient déjà en Flandre, en Italie ou en terre d'Islam, mais elle les porte au stade global et politique. Ce sont les tableaux du « Siècle d'or », des paysages, marines et natures mortes de l'école hollandaise, que Baudelaire évoque dans *l'Invitation au voyage* qu'il adresse à Marie Daubrun :

Mon enfant, ma sœur,
Songe à la douceur
D'aller là-bas vivre ensemble !
Aimer à loisir,
Aimer et mourir

³ *Testament politique d'Armand du Plessis, Cardinal Duc de Richelieu*, 1688.

⁴ *Histoire des Pays-Bas*, Christophe de Voogd, Fayard, 2003.

Au pays qui te ressemble !
Les soleils mouillés
De ces ciels brouillés
Pour mon esprit ont les charmes
Si mystérieux
De tes traîtres yeux,
Brillant à travers leurs larmes.
Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

Des meubles luisants,
Polis par les ans,
Décoreraient notre chambre ;
Les plus rares fleurs
Mêlant leurs odeurs
Aux vagues senteurs de l'ambre,
Les riches plafonds,
Les miroirs profonds,
La splendeur orientale,
Tout y parlerait
A l'âme en secret
Sa douce langue natale.
Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

Vois sur ces canaux
Dormir ces vaisseaux
Dont l'humeur est vagabonde ;
C'est pour assouvir
Ton moindre désir
Qu'ils viennent du bout du monde.
- Les soleils couchants
Revêtent les champs,
Les canaux, la ville entière,
D'hyacinthe et d'or ;
Le monde s'endort
Dans une chaude lumière.
Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

Fortes de leur commerce globalisé, les Provinces-Unies (des Pays-Bas...) mettent sur pied un capitalisme financier d'État. La Compagnie des Indes Orientales est en 1602 la première multinationale par actions. Elle souscrit au capital de la première banque nationale du monde, la Banque d'Amsterdam créée en 1609 par les édiles communaux. Celle-ci offre une discrétion à toute épreuve sur les transactions et dépôts. Une discrétion toujours en vigueur, alors que les Pays-Bas, suivant l'ONG internationale Oxfam, demeurent aujourd'hui le troisième paradis fiscal après les Bermudes et les îles Caïman.

La puissance financière des Provinces-Unies leur permet d'émettre la première monnaie *fiduciaire* de l'Europe moderne, du mot *fides*, la foi, ainsi que des crédits à toute l'Europe, du mot *credo*, « je crois », d'où sont issus également les *créanciers* et leurs maudites *créances*. Au début du

XVII^e siècle, les pièces en circulation sont usées, si ce n'est frauduleusement rognées ou fondues pour en faire de plus légères. Leur valeur faciale n'a plus de rapport avec leur valeur réelle. Le commerce s'en trouve alourdi de procédures de change entre les différentes monnaies en circulation. Contre ces monnaies de mauvais aloi, la Banque d'Amsterdam crée le « Florin Banco ». Dès lors la valeur de la monnaie ne correspond plus à son poids en métal mais repose sur la *confiance* (*fides*, foi), tout en ouvrant la porte à l'inflation.

On sait l'attrait des Flamands pour les jardins bien ordonnés. Les Pays-Bas se passionnent pour l'horticulture. Roses, iris, pivoines font les délices des jardiniers, des régents et des nobles. Le botaniste flamand Charles de L'Écluse cultive pour la première fois, en 1593, dans l'Académie d'horticulture qu'il vient de créer à Leyde, les bulbes d'une fleur arrivée de Constantinople : la tulipe. Les bourgeois s'en arrachent les hybrides et nouvelles variétés qu'ils plantent dans leur jardin ou le long des canaux. Lisez *La Tulipe noire*, le roman de cape et d'épée qu'Alexandre Dumas tire de cet épisode historique. La tulipe apparaît dans les peintures et les livres de botanique. En dépit de l'ascétisme protestant, elle devient un signe de luxe ostentatoire. Une crise spéculative sur le marché de la tulipe éclate alors qui atteste de la financiarisation de l'économie. À cette lointaine époque d'avant les cultures hors-sol et les importations du Kenya par cargos aériens, la tulipe s'achète déjà avant récolte. Le marché de la tulipe invente ainsi l'instrument financier du « contrat à terme », propice à toutes les spéculations et anticipations sur l'évolution du marché. La quantité d'argent en circulation explose, sans rapport avec la réalité de la production. En 1637, les spéculateurs achètent plus de tulipes qu'il ne s'en vendra finalement. Le seul bulbe atteint *l'équivalent de quinze ans de salaire d'un artisan*, avant de voir son prix s'effondrer. Les Néerlandais qualifient alors le contrat à terme de *windhandel*, littéralement « commerce du vent ». On considère cette « tulipomanie » comme la première crise d'hystérie spéculative de l'histoire.

Après l'industrialisation des draperies, la prise de pouvoir des oligarchies commerçantes, les innovations bancaires et fiscales, la suprématie hollandaise s'étend aux mers du globe.

Signe de cette extension, ce sont les juristes hollandais qui posent les bases d'un droit international toujours en vigueur aujourd'hui. Dans *La Liberté des mers*, en 1625, Hugo Grotius (1583-1645) élabore les concepts d'« eaux internationales » et de « liberté du commerce ». L'enjeu, pour les compagnies hollandaises, est d'interdire aux Espagnols et aux Portugais l'accaparement des routes vers l'Asie. À l'époque, les accrochages entre bateaux de commerce sont fréquents. Grotius, par ailleurs humaniste, interdit en outre de faire la guerre aux « païens » indiens et de s'approprier leurs biens sous prétexte de conversion – interdiction qui vaut avant tout pour les concurrents de la VOC, comme nous le verrons. Il s'appuie sur les textes antiques et religieux pour montrer les bienfaits du commerce pour la paix entre les nations :

« Et dans quel but, sinon parce qu'Il [Dieu] a voulu que les amitiés humaines fussent entretenues par le manque et l'abondance mutuels, de crainte que quelques-uns, pensant se suffire à eux-mêmes, ne devinssent par cela même insociables ? Aussi arrive-t-il qu'une nation supplée à ce qui manque à l'autre par une divine justice.⁵ »

Voici la liberté du commerce mondial bénie de Dieu, deux siècles avant les théories des avantages comparatifs et du libre-échange de Ricardo.

Les Hollandais se font dès lors une réputation de commerçants honnêtes et méthodiques dont on vante l'esprit d'entreprise et l'ingéniosité. Leur *fluit*, ou flûte en français, est le vecteur de leur commerce. Cette péniche taillée pour les mers exporte la suprématie maritime hollandaise jusqu'aux Indes. Navire robuste, elle emporte de gros volumes tout en se manœuvrant avec 80 %, seulement,

⁵ *La Liberté des mers*, 1625.

de l'équipage nécessaire aux bâtiments de même tonnage – souci bien néerlandais pour l'efficacité. « Il faut le double d'hommes et de vivres pour naviguer sur un bateau français. Cette épargne causera toujours du gain [aux Hollandais] quand les Français se ruineront », se désole Colbert⁶.

La flotte commerciale et militaire néerlandaise surclasse celle de l'Europe entière, en nombre comme en qualité. Les chantiers navals les plus importants d'Europe sont aux Pays-Bas. En Français comme en Anglais, c'est au néerlandais qu'on doit les mots de *yacht*, *quille*, *fret*, *lest* et même *bâbord* et *tribord*. C'est dire l'influence hollandaise sur l'idiome et les techniques du commerce maritime.

Une industrie textile réputée se développe à Leyde dont nous verrons plus tard comment elle inaugure le système manufacturier sous l'influence des réfugiés huguenots. Leyde est au XVII^e siècle le plus grand centre textile d'Europe. La moitié de sa population et jusqu'aux artisans de l'Artois travaillent pour ses drapiers. La particularité de l'économie néerlandaise, contrairement à celles de la France ou de l'Angleterre, est sa spécialisation dans les activités de transformation à forte valeur ajoutée. Elle privilégie les techniques délicates du blanchiment, de la teinture, et de l'apprêt du drap plutôt que l'élevage des moutons ou même le filage et le tissage de la laine. Cela vaut pour la distillerie, la raffinerie du sucre, le moulinage de la soie, la céramique ou encore l'imprimerie. La Hollande se rend ainsi incontournable dans le commerce et la production. Les Hollandais deviennent les intermédiaires indispensables des secteurs les plus lucratifs, suscitant chez leurs concurrents français et anglais autant d'admiration que d'hostilité. À la fin du XVII^e siècle, l'Angleterre puis la France multiplient les mesures protectionnistes à l'égard des produits néerlandais. Elles protègent l'essor de leurs industries nationales tout en nuisant aux exportations hollandaises. Les deux nations rivales s'imposent peu à peu dans le commerce mondial, les conquêtes coloniales et l'industrie, cependant que la Hollande s'assoupit sur ses richesses coloniales et le travail de ses esclaves. D'où le crépuscule du « Siècle d'or ».

En 1815, à l'issue des guerres napoléoniennes et du traité de Vienne, Guillaume-Frédéric d'Orange-Nassau (1772-1843) parvient à réunir une dernière fois le Nord au Sud en un « Royaume uni des Pays-Bas » comprenant la Belgique. Mais les deux parties sont depuis trop longtemps séparées. La Belgique fait sécession dès la révolution de 1830, qui entraîne également la création du Luxembourg. L'industrie wallonne (Charleroi, Mons, Verviers, Namur) prospère grâce au charbon et au minerai de fer. Jusqu'au début XX^e siècle, la Belgique, et plus précisément la Wallonie, est la deuxième puissance industrielle mondiale derrière l'Angleterre⁷. Le nord de la Belgique et les Pays-Bas conservent leurs activités agricoles, portuaires et commerciales. Après la crise des années 1930, la province de Hollande retrouve sa vitalité d'antan. En 1932, une digue ferme la mer intérieure du Zuiderzee (la Mer du sud) permettant l'exploitation de nouvelles terres. La production des houillères du Limbourg, au sud des Pays-Bas, explose et fournit l'énergie nécessaire à l'industrie. Royal Dutch-Shell, Unilever, Philips et KLM s'imposent dans le pétrole, la chimie, les télécommunications, l'électroménager, et le transport aérien. ING, Rabobank, Allianz, dans la banque et les assurances, assurent avec l'agro-industrie la stabilité de l'économie hollandaise.

Rotterdam reste jusque dans les années 1990 le plus grand port de commerce du monde avant d'être supplanté par les ports chinois (Shanghai, Tianjin, Canton ou Singapour). Mais peut-être devrait-on dire, l'Europe reste jusque dans les années 1990 la deuxième puissance commerciale du monde, derrière les États-Unis, avant d'être supplantée par la Chine - et plus encore par l'Asie. Bref, le Pacifique l'emporte sur l'Atlantique, Rotterdam demeurant le plus grand port d'Europe et une fierté nationale qu'on visite en famille.

Appareil photo en bandoulière, chaussettes, claquettes et sodas, 600 croisiéristes embarquent toutes les 45 minutes sur le « Spido » pour un *Tour on the Rotterdam Port*, 42 km le long de l'embouchure

⁶ Capital.fr, 14 nov. 2011.

⁷ *La révolution industrielle (1780-1880)*, Jean-Pierre Rioux, Seuil, 1989.

du Rhin. Le bateau-croisière vogue entre les porte-conteneurs, les vraquiers et les pétroliers. Les audiophones déroulent la visite en quatre langues : sur votre droite, le terminal méthanier, sur votre gauche, les fruits et légumes, et au premier étage, le bar est ouvert. Au large, les éoliennes *offshore* achèvent de boucher l'horizon. Il ne manque à ce tableau néerlandais que les « hommes fourmis » qui éblouirent Diderot. Plus un docker ne s'èreinte à décharger des marchandises. Le terminal des conteneurs est entièrement automatisé, rythmé par les robots-grues et les camions sans chauffeur. La postmodernité s'amarre là : le commerce est toujours aussi impitoyable et les terre-pleins artificiels, mais les immeubles sont désormais flottants, les énergies « renouvelables », les vaches connectées et leurs bouses méthanisées.

La commune médiévale vers l'oligarchie ou le communisme

Avec les invasions barbares et sarrasines, le commerce méditerranéen s'effondre, et avec lui, la survivance des *civitates* romaines. Il ne reste plus de l'empire carolingien qu'un territoire agricole et quelques agglomérats d'intérêt militaire. Au X^e siècle, le négoce international reparaît à Venise, qui commerce avec Constantinople, et dans la plaine des Flandres, qui industrialise ses draperies. Vénitiens et Flamands se retrouvent pour commercer dans les foires de Champagne. C'est en Lombardie, en Provence et en Flandres que renaît véritablement la ville « moderne », économique, laïque et pacifique, sous l'impulsion des marchands. Ils y établissent leur marché au pied du *castrum*, du château, et protègent leurs *portus* (port en latin, mais aussi, par métonymie, entrepôt) derrière un mur d'enceinte. Les marchands sont les premiers bourgeois, et la ville leur doit, sinon sa naissance, du moins sa renaissance.

Jusqu'au XI^e siècle, les villes flamandes sont peuplées de marchands et d'artisans du cuir, du métal, voire de la fesse (en témoignent les rues Putainpont et du Con à Saint-Omer !). On n'y trouve pas encore les patronymes héréditaires ni les structures familiales stables, les lignées, de l'aristocratie rurale. Les villes sont des agglomérats d'immigrants, de vagabonds et de marchands itinérants qu'on surnomme « pieds poudreux », pour ne pas dire va-nu-pieds. Des « communautés sans chefs », selon l'historien nordiste Alain Derville, ou seulement des chefs locaux reconnus pour leur charisme et leur courage au combat.

Puis elles grossissent. Au XI^e siècle, une aspiration à l'amitié collective parcourt les bourgs de Picardie et du nord de la France qui se concrétise dans la *commune*. La commune des bourgs s'inspire de la gestion partagée des pâtures, cheptels et récoltes inaugurée par les communes villageoises des siècles précédents. On en trouvait dans toute l'Europe, et de la Kabylie jusqu'en Inde. La commune bourgeoise - celle des bourgs - est révolutionnaire, parfois émeutière, opposée à la domination féodale et aux rapports vassaliques, avec leurs tailles et leurs corvées. Elle affronte la malice de la milice (la *malitia* de la *militia*), la malice des seigneurs qui se font la guerre et asservissent leurs sujets. En s'enrichissant, les villes s'autonomisent et deviennent des *communautés* de droit reconnues par une Charte : Le Mans en 1066, Saint-Quentin et Beauvais avant 1096, Noyon en 1108, Laon en 1111 puis Amiens en 1113, Gand et Saint-Omer en 1127, etc. « Tous ceux qui appartiennent à l'amitié de la ville ont promis et confirmé, par la foi et le serment, qu'ils s'aideraient l'un l'autre comme des frères, en ce qui est utile et honnête », proclame la Charte d'Aire (-sur-la-Lys) en 1188. Ainsi naît le tiers-État, à côté de la noblesse et du clergé.

Ces Chartes sont des textes de droit, arrachés, négociés, concédés par le suzerain (ici, le Comte de Flandres ou le roi français Louis VI). Elles reconnaissent les droits, les coutumes et les libertés des habitants de la commune, et établissent les règles d'administration. Les bourgeois déracinés et sans famille se font frères dans l'institution communale. Elle est *association* fondée par un serment entre égaux ; société de secours mutuel et d'auto-défense ; caisse d'obsèques et d'entraide qui finance

parfois ripailles et beuveries. Elle devient en outre *personnalité morale*, reconnue par les comtes et le roi comme instance locale de gouvernement, même si la justice communale reste en concurrence avec la justice seigneuriale. Les échevins, jurés ou magistrats de la commune se font administrateurs de la ville et élisent leur *mayeur*. Parfois même, comme à Arras, les échevins sont élus par la population. Les chartes reconnaissent l'égalité des sujets devant la loi sinon un droit de résistance aux seigneurs, en cas d'atteinte aux privilèges accordés. Enfin ils construisent leurs beffrois, symboles de liberté et d'auto-administration.

La vitalité démographique et économique des communes sous-tend l'essor de cette nouvelle classe dirigeante de marchands et de propriétaires. Ils deviennent au long des XII^e et XIII^e siècles l'élite économique de la région. Les draperies migrent en ville et passent sous leur contrôle. En Flandre, en Artois, les marchands accaparent le pouvoir communal et instaurent de véritables oligarchies, ces maîtres de la commune se renouvelant la plus souvent par cooptation. La commune picarde, elle, résiste mieux à l'accaparement du pouvoir par l'oligarchie marchande. Si les échevinages flamands se recrutent parmi les guildes marchandes, ceux des villes picardes restent ouverts aux artisans organisés par *métiers*.

Ce ne sont évidemment là que des généralités. Chaque commune rédige sa propre charte, même si certaines copient celles déjà existantes. Nombre de communes doivent arracher leur charte de dure lutte au seigneur quand d'autres l'obtiennent du roi. Mais la commune médiévale demeure à travers les siècles le symbole de l'affranchissement du tiers-État. D'autant que Charles Quint, Henri IV et surtout Louis XIV n'auront de cesse que de réduire les communes et leur ôter leurs franchises pour leur imposer un pouvoir absolu et centralisé. Pierre Kropotkine, le prince anarchiste russe, rend hommage à la commune picarde de Laon, et aux communes paysannes d'Europe, dans son livre de 1902, *L'entraide*. En 1877, le député de Lille Jules Guesde, socialiste et communard, rappelait déjà l'origine bourgeoise du mouvement communal, et sa filiation avec la Commune de Paris de 1871 :

« N'est-ce pas comme commune que, dans tout le Moyen-Âge, où elle [la bourgeoisie] n'était rien, elle s'est affirmée contre les seigneurs de la terre et de l'épée ? La commune, affranchie des redevances féodales, mise, insurrectionnellement ou par charte royale, à l'abri des brigandages seigneuriaux, a été, du XII^e au XV^e siècle, à la fois le refuge du tiers-État et son moyen d'action le plus puissant pour préparer son émancipation politique [...].^a »

Guesde rappelle qu'entre les communes médiévales et la Commune de 1871, une « commune intérimaire » prit le contrôle de Paris et de son département en 1789. Constituée de bourgeois, une « Commune insurrectionnelle » de sans-culottes et de partisans du Picard Gracchus Babeuf lui fait concurrence en 1792. Cette commune ouvrière et radicale laissa également son empreinte sur les communards de 1871 comme elle peut nourrir les imaginaires révolutionnaires d'aujourd'hui.

a. *La Commune de 1871*, Jules Guesde, Bureau d'édition, 1936.

Bleue comme une orange

5/14 - La bourgeoisie fait sa révolution

Ou la première république nationale

On l'a dit, en ce temps-là les bourgeois étaient révolutionnaires. Ces révolutionnaires avaient des penseurs. L'Allemand Luther, et Calvin le Picard. Ils avaient des théories, des traités politico-théologiques et la Bible, traduite en langues vulgaires. Ils avaient l'imprimerie, le plus puissant outil de propagande, récemment inventée entre les Pays-Bas et l'Allemagne. Ils avaient des troupes, « l'armée des Gueux », des marins, des paysans, et ces huguenots farouches qui, non contents de guerroyer en France, volaient au secours de leurs coreligionnaires flamands, anglais et allemands. Ils avaient même un chef, Guillaume d'Orange, dit « Le Taciturne », héritier de la principauté d'Orange, dans le comtat Venaissin. Avant le Siècle d'or, il y eut le Siècle de sang. Quatre-vingts années de guerre avant que n'émerge la première république bourgeoise et nationale et ses curieuses institutions : le conseil des Régents, le Lieutenant (*stadhouder*) et le Grand Pensionnaire.

Le XVI^e siècle est un enchevêtrement de luttes commerciales, territoriales, politiques et spirituelles au sein du plus grand empire régnant : l'empire des Habsbourg. Héritant de ses quatre grands-pères des États Bourguignons (dont les Provinces-Unies, qui s'étirent du nord de la France au nord des Pays-Bas), du Saint-Empire romain-germanique, de l'Autriche et des royaumes d'Espagne, le Gantois – et francophone - Charles Quint (1500-1556) dirige un empire sur lequel « le soleil ne se couche jamais ». Il règne de Tanger à la Silésie, de Tunis à Hambourg, mais aussi du Pérou au Mexique grâce aux conquêtes de Pizarro et Cortès.

Les Habsbourg entendent réunifier sous leur coupe la vieille chrétienté carolingienne, tout ce fouillis de pouvoirs disparates et concurrents, seigneuries féodales (duchés, comtés, marquisats), villes et provinces aux mains des bourgeois, communes paysannes et évêchés. Mais ils se heurtent à des oppositions irréductibles. Celles du Royaume de France et de l'empire Ottoman, à l'extérieur. Celle des protestants, des paysans et des bourgeois (le tiers-État), à l'intérieur.

En 1526, Jacob van Liesvelt, un érudit d'Anvers, traduit la Bible de Luther (1483-1546) en néerlandais. Avec l'invention de l'imprimerie, les textes religieux circulent en langues vernaculaires - vulgaires, disent les latinistes et les sorbonnards. Ils sont désormais lisibles par tous sans la médiation des curés. La même année, l'Inquisition met au bûcher une centaine de protestants à La Haye. D'autres réformateurs évangéliques venus d'Allemagne, les anabaptistes, réclament l'abolition de la propriété privée, pratiquent la communauté des biens et la polygamie. Ces multiples sectes protestantes (luthériennes, calvinistes, mennonites, réformées, etc) menacent la domination spirituelle, et donc sociale, des catholiques. Une guerre de quatre-vingts ans éclate en 1568 menée d'abord par Guillaume d'Orange-Nassau dit « Le Taciturne ». Quand les Pays-Bas arrachent en 1609 leur indépendance à Philippe II, roi d'Espagne et fils aîné de Charles Quint, un nouveau monde s'élève. L'aristocratie cède le pas à la bourgeoisie, la royauté aux États-nations et à la République, la noblesse au capitalisme marchand et industriel. « *Saevis tranquillus in undis*, Tranquille sur les flots déchaînés » dit la devise du Taciturne, et Diderot de commenter, « ce pouvait être celle de toute la Hollande ». La roue de l'Histoire vient de franchir le cliquet néerlandais et les Néerlandais voient en Guillaume le fondateur de leur nation. La Maison d'Orange règne toujours en 2019 sur les Pays-Bas. Leur équipe de football en a pris la couleur, tout comme la Terre entière - si le lecteur veut bien adhérer à la thèse de cet opuscule.

Guillaume naît en 1533 dans la famille luthérienne des Nassau-Dillenburg, comtes de Nassau, un fief allemand du Saint-Empire romain-germanique. Son cousin, marié à la princesse d'Orange, meurt sans descendance. Guillaume hérite ainsi en 1544 de la principauté d'Orange, dans le Vaucluse actuel, à quelques lieues du Comtat Venaissin (Avignon), terre papale. Orange restera une principauté indépendante jusqu'en 1702, et un refuge protestant tout au long des guerres de religion. Guillaume se convertit au catholicisme pour servir dans l'armée de Charles Quint (1500-1558), roi d'Espagne et gouverneur des Pays-Bas. Un titre vaut bien une messe, et Charles Quint aurait prévu de confier un jour à Guillaume la gestion des Dix-sept provinces. Ce dernier sert dans l'armée espagnole et devient un grand personnage de la cour. Cependant, l'intensification de l'extermination des protestants par Philippe II, successeur de Charles Quint en 1555, entame sa loyauté à l'égard de la couronne. Il n'en dit mot des années durant, chassant même les protestants d'Orange lors d'une révolte calviniste en 1561.

Une première guerre de religion éclate en France en 1559. L'Espagne et la France demandent des renforts à la noblesse des Dix-sept Provinces – qui refuse faute de finances. Plus encore que Charles Quint, Philippe II entend unifier ses multiples possessions flamandes. Que ce soit fiscalement, politiquement, et bien sûr religieusement. Ses prétentions centralisatrices ne sont pas du goût des Néerlandais accrochés aux libertés et privilèges de leurs villes et provinces. Le peintre Bruegel L'Ancien symbolisera cette morgue politico-administrative espagnole par une grande *Tour de Babel* (1563), une spirale de guingois en passe de s'effondrer avant même son achèvement.

Philippe II redouble de persécutions contre ces évangéliques, hérétiques et pourfendeurs de la hiérarchie catholique. Les relations entre le peuple, les nobles, les commerçants d'une part - bref tout le peuple néerlandais - et l'occupant espagnol d'autre part se crispent. Ajoutez une crise économique due aux guerres et aux mauvaises récoltes, et une révolte éclate en 1566 contre le pouvoir catholique espagnol. L'insurrection contre l'Espagne part de Flandre, de Dunkerque et Steenvoorde (aujourd'hui françaises) avant de s'étendre au Nord. La « furie iconoclaste » pille et saccage les églises au motif que les représentations du divin sont des idoles dignes du paganisme. Ce courant « iconoclaste » remonte à l'Antiquité ; des juifs, il s'étend aux chrétiens byzantins (Querelle des images, 726-843), aux musulmans, puis aux protestants. Cette querelle politico-religieuse, partie des Flandres, déclenche les hostilités qui feront basculer l'Europe dans la modernité.

L'Union des commerçants calvinistes propose à l'Union des Nobles de s'allier pour financer la révolte. « Les petites choses s'accroissent par la concorde », dira la devise des Pays-Bas, c'est-à-dire « L'union fait la force ». La fille de Charles Quint, Marguerite de Parme, ayant traité les insurgés de « gueux », c'est-à-dire de « fripons », de « fourbes » (*guit* en néerlandais), les nobles « retournent le stigmaté », comme diraient les sociologues aujourd'hui, et se déguisent en « gueux jusqu'à la besace » lors d'un Banquet organisé avec des bourgeois. Puis ce sont les marins et les paysans qui se nomment eux-mêmes « L'armée des Gueux ». Pour « garrotter la gronde », Philippe II instaure un Conseil des Troubles, surnommé Conseil du sang par ses opposants : il fait torturer à tour de bras et exécute jusqu'à cinquante hérétiques par jour. C'est alors que Guillaume rompt avec l'Espagne : « Je ne peux admettre que les souverains veuillent régner sur la conscience de leurs sujets et qu'ils leur enlèvent la liberté de croyance et de religion », déclare-t-il dans un discours.

Guillaume lève une armée en 1568 avec l'aide des huguenots français afin de chasser l'ignoble Duc d'Albe devenu gouverneur des Pays-Bas. Sans soutiens locaux, la « Guerre de quatre-vingts ans » débute par une défaite orangiste. En 1572, le Duc d'Albe met le feu aux poudres avec une taxe de 10 % sur toutes les ventes, destinée à remplir ses caisses. Il n'en faut pas plus pour enflammer un peuple de commerçants. Une grève de trois mois s'organise appuyée par le clergé catholique, lui-même, la noblesse et les guildes - c'est dire la colère. Une marine gueuse composée de corsaires à la

solde du prince d'Orange s'empare du port de La Brielle. Les bourgeois s'organisent en milices urbaines et s'insurgent dans les villes. Les huguenots français attaquent par le sud et prennent Valenciennes et Mons. L'armée de Guillaume d'Orange entre par l'Allemagne et prend le pouvoir en Hollande et en Zélande. Guillaume est fait *stadhouder* (lieu-tenant) de ces deux provinces qu'il administre. C'est une première brèche dans la souveraineté espagnole. Il reçoit le soutien financier des marchands et promet la liberté religieuse tant, assure le Prince, « la marchandise, la manufacture, la négociation [le négoce] sont les sœurs de la liberté⁸ ». La réponse du Duc d'Albe est féroce. Il fait régner la terreur sur les villes du sud, à Bruxelles, Anvers, dans les Flandres et le Brabant, d'où s'est levée la révolte. Il détruit Malines et Zutphen malgré leur reddition, massacre les populations de Naarden et Haarlem, n'épargnant ni femmes ni enfants. Les populations apeurées fuient dans les bois puis vers les provinces du Nord et en Angleterre. La ville de Leyde préfère mourir de faim plutôt que de se rendre. « Sa Majesté très catholique » Philippe fait régner l'enfer sur Terre cependant qu'en France, entre 15 000 et 30 000 protestants sont exterminés lors des massacres de la Saint-Barthélémy (24 août 1572). Le roi d'Espagne exulte : « C'est le plus beau jour de ma vie ».

« Comment voulez-vous qu'ils prennent garde des habitants des Provinces-Unies, eux qui sont en train d'exterminer vingt millions d'Indiens ? », dira Guillaume pour souligner la cruauté espagnole et catholique de chaque côté de l'océan⁹. Le 23 octobre 1573, il se fait calviniste, après être passé du luthéranisme au catholicisme - une preuve de tolérance et de flexibilité, certains diront d'opportunisme, qui ne sera pas sans marquer l'esprit hollandais. Mais on n'en finirait pas de compter les grands et les petits qui, durant ces guerres de religion, sont passés d'une abjuration à l'autre, en fonctions de leurs intérêts ou de leurs révélations successives.

Le Duc d'Albe tente quelques attaques frontales plus au nord, comme l'assaut d'Alkmaar en Hollande le 21 août 1573, mais il est stoppé par la rupture volontaire des digues. *Idem* près de Leyde en 1574 où Guillaume obtient des États Généraux qu'ils laissent percer les digues sur la Meuse pour repousser l'assaillant des abords de la ville. Guillaume y célébrera sa victoire et l'héroïsme de la ville en ouvrant la première université des Pays-Bas. De vaines négociations se succèdent avec l'occupant jusqu'à l'un des événements les plus lourds de conséquences de ces quatre-vingts années : le sac d'Anvers.

Le 4 novembre 1576, voilà plusieurs mois que les soldats espagnols se battent sans solde. Le trésor de Philippe II est à sec, vidé par deux guerres simultanées, la première aux Pays-Bas, la seconde contre les Ottomans, en Méditerranée et à la frontière hongroise. Face aux désordres provoqués par les mutins espagnols, le Conseil d'État des provinces organise leur expulsion du château d'Anvers. Les Espagnols moins nombreux, mais enragés, écrasent les Hollandais, les traquent rue après rue, incendient l'hôtel de ville, mettent la ville à sac, trois jours durant, et massacrent 8 000 habitants. La ville la plus riche du monde est détruite d'un tiers. Le port flamand ne s'en relèvera jamais. Des milliers d'Anversoises s'exilent au Nord ou en Angleterre, emportant capitaux, compagnies de commerce et savoir-faire. La Flandre et le Brabant perdent la moitié de leur population.

Cet épisode entraîne la *Pacification de Gand*, le 8 novembre 1576, qui reconnaît la souveraineté de Philippe II, mais prévoit le retrait des troupes espagnoles et la liberté religieuse en Hollande et Zélande. Deux ans plus tard, les tensions entre calvinistes et catholiques reprennent sur fond de concurrence économique. Guillaume fait proposer aux États Généraux une *Paix de Religion* qui irrite les ultras de chaque bord : les catholiques, plus nombreux au sud, les protestants, majoritaires au nord. Le 6 janvier 1579, les provinces du sud signent l'*Union d'Arras*. Le 23, celles du nord s'associent dans une *Union d'Utrecht*. Ces deux Unions préfigurent la partition entre Provinces-Unies, au nord, et Pays-Bas espagnols, au sud.

Philippe II promet 25 000 écus à qui tuera le Taciturne. Après plusieurs tentatives, celui-ci est

⁸ Cité par Blandine Kriegel, *La République et le Prince moderne*, PUF, 2011.

⁹ *L'Apologie*, 1581, cité par Blandine Kriegel, *La République et le prince moderne*, op. cit.

assassiné le 10 juillet 1584 à Delft par un royaliste. Son fils cadet, Maurice de Nassau, lui succède à la tête de la révolte. Il s'avère fin stratège. C'est alors que la reine Elisabeth 1^e d'Angleterre décide d'entrer dans le conflit. Elle-même protestante, Elisabeth est aux prises avec les catholiques anglais. Elle est surtout en guerre contre l'Espagne, ses marchands, ses corsaires et son Invincible armada, des Caraïbes jusqu'à la Manche. C'est que la couronne espagnole entend bien conserver son monopole sur le commerce atlantique, notamment celui des esclaves. Elisabeth envoie 6 000 hommes de troupe prêter main forte aux insurgés des Pays-Bas.

En 1595, le nouveau roi de France, Henri IV, protestant converti au catholicisme (après plusieurs allers-retours entre les deux confessions), déclare lui aussi la guerre à l'Espagne. Le conflit parti des Flandres trente ans plus tôt secoue désormais l'Europe entière. Philippe II multiplie défaites et faillites. Amoindri, il doit reconnaître l'indépendance de la République des Provinces-Unies en 1609. Trois décennies de guerres et de trêves ponctuent encore les relations entre les Provinces-Unies et l'Espagne jusqu'au Traité de Münster en 1648.

Ces 80 années de guerres hispano-hollandaises et de massacres catho-protestants, suscitent un film burlesque et fameux en 1935, *La Kermesse héroïque* du Flamand Jacques Feyder. A Boom, en 1616, on prépare la kermesse quand l'arrivée de l'ambassadeur d'Espagne, le duc d'Olivarès, à la tête d'une troupe armée en route pour les Pays-Bas, provoque l'effroi du bourgmestre et des bourgeois. Cependant qu'ils se terrent, leurs épouses festoient et charment les hidalgos par leur galanterie, sauvant ainsi une ville - qui n'avait d'ailleurs jamais été en danger. Le film ne fait pas rire les Flamands. Il y a des manifestations et il est interdit à Bruges.

La plus grande puissance d'Europe s'est donc usée contre une armée de gueux et de marins épaulés par la bourgeoisie des États Généraux et les puissances royales concurrentes. Les sept provinces du Nord regroupées dans l'*Union d'Utrecht*, la bourgeoisie des villes et la Maison d'Orange, inventent un mode de gouvernement inédit pour un État. Face au refus d'Elisabeth d'Angleterre d'assumer la souveraineté des Pays-Bas en 1588, s'affranchissant de toute souveraineté étrangère et de toute velléité d'État fort et centralisé, la République des Sept Provinces-Unies des Pays-Bas inaugure la modernité politique et devient la première République d'État, ou plutôt une fédération de républiques, pour être exact.

La philosophe Blandine Kriegel souligne d'ailleurs, dans *La République et le prince moderne*, que les Pays-Bas sont le « laboratoire » de cette modernité, et s'étonne de ce que « le véritable commencement des républiques modernes soit demeuré dans l'ombre » des révolutions anglaise, américaine ou française ; alors que l'on salue la modernité des Vermeer et Rembrandt en peinture, ou la précocité des « Lumières radicales » hollandaises « dans la formation des courants républicains ».

La république néerlandaise tranche autant avec les modèles seigneurial, monarchique et impérial qu'avec celui des cités-États médiévales ou antiques. D'un côté, les magistratures locales - les communes et provinces - s'unissent pour fonder une souveraineté étatique qui défendra leurs franchises et leurs libertés face à l'extérieur. De l'autre, si la souveraineté du Prince assure l'unité nationale, elle dépose l'immoralisme machiavélien pour instaurer la légitimité du peuple *via* ses représentants communaux. « Vous êtes seuls, dit Guillaume d'Orange aux États Généraux en 1581, auxquels je me tiens obligé, qui seuls avez puissance d'approuver des actions ou de les imposer.¹⁰ » Jusqu'alors, remarque Kriegel, la république ne s'était appliquée qu'à de petites cités. Étendue pour la première fois à l'échelle d'un État-nation, elle change de nature. Une question de taille :

« Ce bouleversement d'échelle entraîne l'impossibilité pour chaque citoyen de devenir magistrat, d'exercer directement le pouvoir alors que "rien ne définit mieux la

¹⁰ *Apologie*, 1581, *op.cit.*

citoyenneté, avait dit Aristote, que l'aptitude à la magistrature". Le problème de la délégation et de la représentation de l'autorité dans un espace public qui accueille non plus des milliers ou des centaines de milliers d'individus (la cité antique ou médiévale) mais des millions d'hommes (l'État-nation moderne) est posé. Le droit lui aussi se modifie. Le droit de la cité républicaine devient le droit de l'État républicain, c'est-à-dire de "l'État de droit", ici, ou des "États Généraux" », dans les Provinces-Unies¹¹.

Certes, les Provinces-Unies deviennent la première république nationale consacrant les libertés de culte, d'opinion et de commerce. Mais il faut ici nuancer l'idéalisme républicain des élites intellectuelles de l'époque - et de Kriegel à leur suite - tant la république est accaparée par une nouvelle classe : celle des capitalistes marchands et manufacturiers. La « République des gueux » n'est finalement qu'une oligarchie commerçante. Et l'historien français Fernand Braudel souligne la précocité des Provinces-Unies dans son avènement :

« En Hollande, l'aristocratie des Régents gouverne dans l'intérêt et même selon les directives des hommes d'affaires, négociants ou bailleurs de fonds. En Angleterre, la révolution de 1688 marque pareillement un avènement des affaires à la hollandaise. La France est en retard de plus d'un siècle : c'est avec la révolution de juillet, en 1830, que la bourgeoisie d'affaires s'installe enfin confortablement au gouvernement.¹² »

Une précision sémantique est ici nécessaire. Ceux qu'on appelle à l'époque les *bourgeois* ne doivent pas être entendus comme de riches industriels en habit, chapeau haut-de-forme et cigare. Le terme de bourgeois ne désigne pas un propriétaire capitaliste, mais un habitant du bourg s'étant acquitté du *Droit de bourgeoisie*. Dans les villes dotées d'une charte communale, le droit de bourgeoisie s'hérite et/ou s'acquiert contre redevance et serment de loyauté aux autorités locales. Dans les Provinces-Unies, le droit de bourgeoisie s'acquiert plus facilement que dans d'autres pays, y compris par les immigrants et les femmes. Il donne accès aux fonctions municipales, aux guildes, aux orphelinats et dispensaires qui leur sont réservés. En contrepartie, les bourgeois se soumettent au droit et au jugement des échevins, et sont mobilisables dans les milices urbaines (ou compagnies bourgeoises) lorsqu'il faut défendre la ville¹³. Le *burger*, en néerlandais, signifie *citoyen*. Ce bourgeois citoyen est donc l'artisan de la république néerlandaise. Mais une république de plus en plus appropriée par les membres de la classe marchande.

Non seulement tous les habitants des villes ne sont pas bourgeois, car les ouvriers, les apprentis, les journaliers et les non calvinistes sont exclus de la bourgeoisie (on touche aux limites de la liberté de culte) ; mais les charges communales n'étant pas rétribuées, le pouvoir exclut de fait les classes moyennes.

Le pouvoir politique s'organise ainsi, du bas vers le haut. Au premier échelon, les villes sont elles-mêmes des mini-États. La magistrature urbaine recrute ses députés par cooptation dans les familles les plus riches et forme cette « aristocratie des Régents » pointée par Braudel. Son pouvoir est judiciaire et administratif. Cette magistrature urbaine nomme ensuite ses délégués aux provinces, députés et représentants de la noblesse (en Hollande, les sept nobles présents n'ont en tout qu'une seule voix). L'organe fédéral est celui des États Généraux dont le pouvoir est principalement militaire. Ils se composent d'une quarantaine de délégués envoyés par les provinces mais chacune n'a qu'une voix. Enfin, à leur tête, le Grand Pensionnaire est une sorte de ministre des affaires étrangères, élu par les États généraux pour cinq ans ; le *stadhouder*, sorte de ministre des armées, occupe quant à lui un poste héréditaire réservé à la famille d'Orange-Nassau. Le Grand Pensionnaire et le *lieutenant* seront toujours en concurrence, si ce n'est en guerre ouverte. Le premier défend le

¹¹ *La République et le prince moderne, op. cit.*

¹² *La Dynamique du capitalisme*, Fernand Braudel, Flammarion, 1985.

¹³ Voir « Droit de bourgeoisie », *Dictionnaire des Pays-Bas au Siècle d'or, op.cit.*

système politique décentralisé des marchands quand le second aspire à un système plus centralisé.

Cette concurrence éclate en 1653 avec l'épisode de la République dite de la « vraie liberté » de Jean de Witt. Pendant dix-neuf ans, le pouvoir réside entre les mains exclusives des oligarques. Jean de Witt est lui-même le fils du bourgmestre de Dordrecht et marié à la fille du puissant régent d'Amsterdam. Après ses études de droit et de philosophie antique, il est nommé pensionnaire de la ville de Dordrecht en 1650. La même année, le *stadhouder* Guillaume II tente un coup d'état contre les régents hollandais suite à un différend sur la démobilisation de troupes. Il fait emprisonner six magistrats de Hollande dont le propre père de Jean. Mais il meurt alors que son premier fils, le futur Guillaume III, est en bas âge. Les régents en profitent pour exclure la famille d'Orange de ses prérogatives, abolissent la fonction de *stadhouder* en Hollande et instaurent une république intégrale. Jean de Witt devient Grand Pensionnaire des États Généraux dans une période de conflits à répétition avec le roi Charles II d'Angleterre et Louis XIV. République et monarchies se livrent d'intenses batailles navales et terrestres pour l'appropriation des routes commerciales. Dans la tourmente, alors que Louis XIV envahit les Pays-Bas, Jean de Witt finit décapité le 20 août 1672, dans sa prison, par les partisans de Guillaume. La *douceur de vivre* néerlandaise n'empêche pas le cannibalisme politique.

La république néerlandaise, aux mains des marchands, favorise donc la liberté d'entreprise. La banque, la bourse et le commerce gagnent à la Hollande une place à part dans une Europe encore féodale, terrienne, agraire. « La Hollande était au XVII^e siècle la nation capitaliste par excellence », relève Marx dans *Le Capital*¹⁴. À vrai dire, le manque d'espace a sans doute limité l'instauration d'une aristocratie foncière, propriétaire de fiefs, de domaines, et amatrice de parties de chasse, comme en France et en Angleterre. L'historien américain Charles Wilson, spécialiste des Pays-Bas et de l'entreprise chimique Unilever, parle des Provinces-Unies au XVII^e siècle comme d'une « République des marchands », et d'une « dictature sociale » des commerçants¹⁵. La noblesse quant à elle investit dans le commerce, crée des compagnies maritimes, et se fond peu à peu dans la bourgeoisie.

Les représentants de commerce s'emparent de la puissance terrestre au détriment des représentants de Dieu. Voyez les tableaux de l'école hollandaise. Les commanditaires ne sont plus l'Église ou les princes mais les bourgeois. Les peintres flamands puis hollandais sécularisent les Beaux-arts avec leurs scènes de vie quotidienne, leurs portraits de bourgeois ou de scientifiques à l'ouvrage, abandonnant peu à peu les sujets bibliques encore en vogue en Italie. Bruegel l'Ancien met en scène des paysans lors de kermesses, noces ou charivari, dont un *Paysage d'hiver avec patineurs et trappes à oiseaux* en 1565. Le peuple est joyeux (*Le Repas de noces*), les enfants turbulents (*Jeux d'enfants*), les femmes joufflues mènent la danse, boivent à même la cruche, détoussent les colporteurs, s'acoquinent avec un amant d'un soir quand elles ne vont pas vomir leur bière à l'écart. Quant au pouvoir espagnol, Bruegel le représente de manière allégorique comme orgueilleux (*les Tours de Babel*) et sanguinaire (*Le Massacre des innocents*).

Au fur et à mesure que la bourgeoisie marchande s'accapare le pouvoir, le tableau se fige. La bourgeoisie devient consciencieuse et affairée. On passe des fêtes colorées et bruyantes du Flamand Bruegel au XVI^e siècle aux froids paysages et portraits hollandais du XVII^e. La modestie braillarde des paysans cède au raffinement silencieux et coincé des régents. Rembrandt représente *La leçon d'anatomie du Docteur Tulp* en 1632 et met à l'honneur *Le Syndic de la guilde des drapiers* en 1662. Frans Hals laisse un portrait de René Descartes en 1649. Vermeer illustre *L'Astronome* et *Le Géographe* en 1668 et 1669.

La campagne n'est plus un paysage de paillardises, mais de labeurs méthodiques. Les scènes de vaches bien grasses paissant sur un polder célèbrent à la fois les progrès de l'agriculture et ceux de

¹⁴ *Le Capital* (Livre premier, section 8, ch. 31 : « Genèse du capitalisme industriel »), Karl Marx, 1867.

¹⁵ *La République hollandaise des Provinces-Unies*, Hachette, 1968.

l'aménagement. Les rivières alimentent les moteurs hydrauliques des moulins. Églises, moulins, bateaux, surgissent de la *Vue de l'Amstel* de Jacob van Ruisdael (1680). La *Vue de Delft* de Vermeer (1660) montre un canal, des navires de commerce, le bâtiment de la Compagnie des Indes et, au fond, l'église protestante frappée d'un rai de soleil. L'aura divine nimbe ce peuple élu. Les paysagistes célèbrent la grandeur de leur nation maritime et de ses compagnies de commerce, la domestication des côtes, polders, moulins, digues et canaux. Bref, sa maîtrise des éléments.

Trop beau pour être humain. La technique picturale frise avec la perfection. La perspective est optique, millimétrée, comme réglée par un architecte. C'est que les peintres hollandais ont un « truc » : la chambre noire avec lentille optique. À l'intérieur de cette sombre *camera*, la lentille projette le paysage par réflexion. Le dessin du peintre comme son travail sur la lumière y gagnent en précision. Et le symbolisme cède au réalisme.

Avec les progrès de l'optique, alors dominée par la Hollande, le Siècle d'or néerlandais se passionne pour l'étude de la lumière, de la représentation, de la perspective - et donc de l'entendement. Spinoza, lui-même polisseur de lentilles et fabricant de microscopes, établit des analogies entre sens et connaissance. Descartes poursuit son *Discours de la méthode* par un traité sur *La Dioptrique*, soit l'étude de la lumière, sa réflexion et sa réfraction :

« Toute la conduite de notre vie dépend de nos sens, entre lesquels celui de la vue étant le plus universel et le plus noble, il n'y a point de doute que les inventions qui servent à augmenter sa puissance, ne soient des plus utiles qui puissent être.¹⁶ »

Microscopes et télescopes suscitent l'engouement des astronomes, des médecins, des botanistes, des cartographes, mais aussi des philosophes et, bien sûr, des peintres. L'optique offre, au double sens du terme, une nouvelle *vision du monde*, presque anatomique. En témoignent ces nombreux traités sur l'anatomie de la sentence, l'anatomie de la mélancolie, sinon l'anatomie de la société civile. L'optique est au XVII^e siècle ce que l'horlogerie fut au siècle précédent ou l'informatique à notre époque : la technique par laquelle s'appréhende le monde, de l'infiniment grand à l'infiniment petit.

Les Provinces-Unies deviennent un marché pour les arts et les lettres. Malgré sa prétendue ascèse protestante, la bourgeoisie commerçante se vautre dans la consommation culturelle ostentatoire, peintures et porcelaines (notamment chinoises), étoffes et horloges, tulipes et épouses. Dans son roman *Sempur Augustus*, Olivier Bleys dresse un portrait au vitriol de la bourgeoisie harlemoise à l'époque de la crise spéculative de la tulipe (1637), qui bouscule la fascination des historiens et philosophes pour les Pays-Bas¹⁷. La bourgeoisie y est mesquine dans son raffinement, avare et prétentieuse dans sa feinte humilité. Le profit et la respectabilité ordonnent tout. L'extérieur propre des maisons et les gazons taillés au cordeau suffisent à satisfaire les habitants d'un intérieur en déconfiture. Les mondanités relèvent de l'art, ou plutôt de la science (de l'anatomie ?). Le mariage est moins affaire de sentiments que de dot, d'héritage et de prestige. « Nous habitons un pays aux mœurs souples et à l'esprit tolérant. Mais cette tolérance ne va pas jusqu'à mêler les filles à l'arbitrage de leur union... », rappelle le père d'un prétendant à une jeune fille récalcitrante. Elle devra se plier à la décision de ses frères aînés qui *investissent* dans ses épousailles. L'amour, comme les bestiaux, la guerre, les arts ou les fleurs, a son marché. Il doit *rendre*. C'est peut-être au « Siècle d'or » néerlandais que la bourgeoisie mit au point sa formule de la rationalité économique, *les eaux glacées du calcul égoïste*, qui, de proche en proche, saisit et pétrifie le monde depuis.

¹⁶ *La Dioptrique*, 1637.

¹⁷ Gallimard, 2007.

Les imprimeurs Elzevier prennent la tête de l'Europe Comment l'imprimerie hollandaise *orangisa* les esprits

Une querelle en paternité opposa longtemps l'imprimeur néerlandais Coster à l'Allemand Gutenberg. Les historiens tranchèrent finalement au bénéfice du second. Il n'empêche que l'imprimerie flamande, puis hollandaise, domine l'Europe dès la fin du XV^e siècle. Elle traduit et diffuse les idées nouvelles et les traités scientifiques, ringardisant les vieilles querelles scolastiques. Locke, Spinoza, Bayle sont lus à travers l'Europe grâce à la puissance de l'édition hollandaise. Les traités de philosophie ou de sciences naturelles mis à l'Index par la Sainte Inquisition trouvent leurs éditeurs entre Amsterdam, Leyde et Rotterdam. Parmi les craintes de l'époque, celle que l'imprimerie ne provoque la ruine de la religion chrétienne. Elle provoque surtout son éclatement en multiples sectes protestantes et la diffusion des Humanités. 450 classiques (grecs, latins, etc) sont publiés dans la seule ville de Deventer avant 1500, plus quelques Bibles.

Originaire de Touraine, le catholique Christophe Plantin s'installe à Anvers en 1549, déjà une grande ville d'imprimeries. Il édite les philosophes, les ingénieurs, les poètes humanistes. Mais c'est la famille Elzevier installée à Leyde et Rotterdam qui restera célèbre. Elle édite non moins de 2 200 livres entre 1583 et 1712 dont une collection intitulée « Les petites Républiques ». Son travail est remarquable, à la fois élégant et pratique. Le papier est fin, la typographie serrée. Le petit format de ses opuscules est propice à la contrebande. Les Elzevier impriment Virgile, Pline L'Ancien, *Les Maximes* de La Rochefoucauld (1664) ou *Les Provinciales* de Pascal pour diffusion clandestine. Sans compter Francis Bacon, Descartes, Grotius, Hobbes et même Molière. C'est chez les Elzevier que Galilée doit imprimer en 1638 sa dernière œuvre, *Discours sur deux sciences nouvelles*. Pour fuir la censure, Montesquieu publie ses *Lettres persanes* à Amsterdam en 1721. Si l'on regarde souvent la presse de Gutenberg comme l'instrument technique de la Renaissance, celle-ci doit sa diffusion à l'imprimerie hollandaise et à toutes sortes de colporteurs, marchands ambulants de textes philosophiques, polémiques, sans oublier les caricatures et les ouvrages libertins, « à ne lire que d'une main ».

L'historienne anglaise Lisa Jardine soutient en 2008, dans son livre *Going Dutch*, que les Hollandais ont inventé les « relations publiques » et la « communication »^a tant l'imprimerie est déjà une arme de guerre psychologique, un outil de *soft power*. Guillaume III fait secrètement imprimer, à l'automne 1688, 60 000 copies de son *Manifeste* qu'il achemine tout aussi secrètement vers Londres et l'Angleterre avant de débarquer à la tête d'une armée néerlandaise. Plusieurs éditions paraissent simultanément, dont des traductions en français et en allemand à destination des huguenots. Des paquets sont envoyés gratuitement aux librairies pour être vendus à prix libre, des exemplaires adressés anonymement par courrier à des particuliers. Français et opposants jacobites ne s'y trompent pas : cette entreprise éditoriale est une véritable « corruption » des consciences. Selon Lisa Jardine, ce *Manifeste* aura gagné « les cœurs et les esprits jusqu'aux historiens actuels. »

a. *Going Dutch : How England Plundered Holland's Glory*, Lisa Jardine, Harper Press, 2008, non traduit en français.

À suivre...

Tomjo/ Pièces et main d'œuvre
Lille, Grenoble
Octobre 2019

Chapitres 1 à 3 : http://www.piecesetmaindoeuvre.com/spip.php?page=resume&id_article=1173